



© Maxime Asseo

REPORTAGE

**En EHPAD,
les résidents
retrouvent le sourire**

PAGE 4



© Piquels

E-SPORT

**Le Crous de Bordeaux
organise ses propres
tournois**

PAGE 11

IMPRIMATUR

727
22 mars 2021

JOURNAL DE L'INSTITUT DE JOURNALISME DE BORDEAUX AQUITAINE **GRATUIT**

Covid-19

Les nouveaux citoyens

Mars 2020-mars 2021 année de crise pour les Français, une période de sacrifice qui aura aussi permis de s'engager, de faire preuve de générosité, et de mieux s'informer.



ÉDITO (RE)FAIRE SOCIÉTÉ

« Nous sommes en guerre ». Ces quatre mots prononcés par le président de la République, au soir du 16 mars 2020, plongent la France dans la stupeur. Chacun expérimente l'état d'urgence sanitaire, l'entrée en confinement, assiste impuissant au manque de place dans les hôpitaux, aux centaines de morts par jour. La France est sous cloche. Tandis que le gouvernement cherche les bonnes réponses, chaque soir au balcon, l'Hexagone applaudit les soignants, héros de la première ligne. Du jour au lendemain le monde d'avant semble s'être évaporé. Et notre liberté avec. Toute la société tente de s'adapter précipitamment, à peine rassurée par le « qu'il en coûte » présidentiel. Certains s'exilent dans leurs résidences secondaires, d'autres restent enfermés dans leurs 20 mètres carrés. Caissières, livreurs, éboueurs maintiennent l'activité des organes vitaux. En dépit d'un rapide coup de chapeau et d'une prime aux contours flous, tout le monde n'est pas égal dans la crise. Face à cette situation inédite, les grands idéaux de la devise républicaine se trouveraient-ils encore plus fragilisés ? À n'en pas douter. Pourtant il est un mot qui a retrouvé de la vigueur : fraternité. Chacun a en tête ces exemples édifiants où des citoyens se sont portés au secours d'inconnus. Durant cette période, d'autres ont entrepris de réfléchir à la marche du monde. Pour le réinventer, ils ont voulu mieux le comprendre et se sont à nouveau tournés vers les médias, y compris locaux. Un an après, la rédaction d'Imprimatur a voulu rendre hommage à celles et ceux qui auront su apporter un peu d'intelligence, de l'espoir et de la lumière dans cette funeste période.

Raphaël LARDEUR @RaphaelLardeur

Directeur de la publication Arnaud Schwartz
Rédacteurs en chef Matthieu DUPHIL, Raya ROUMANOS, Florian TEXIER
Responsable éditorial Joseph LACROIX-NAHMAS
Direction artistique Fred AUGRY
Chefs d'édition Corentin ALLOUNE, Maxime GIRAUDEAU
Rédacteurs Corentin ALLOUNE, Lauriane ARZEL, Maxime ASSEO, Nicolas AZAM, Abdellmalik BENAOUINA, Camille BIGOT, Lucile BHAÏSSIC, Hugo BOUËT, Juliette BROSSEAU, Luca CAMPISI, Anthony DERESTIAT, Amélie DESMAISON, Maxime DUBERNET DE BOSCO, Ludvine DUCHELLIER, Maxime GIRAUDEAU, Joseph LACROIX-NAHMAS, Raphaël LARDEUR, Anaelle LARUE

Une nouvelle vague d'engagés

La crise sanitaire a réveillé les consciences politiques de nombreux Bordelais. Pour défendre leurs causes et leurs convictions, ils se sont mobilisés pour la première fois. Un nouvel engagement que tous imaginent durable.

Portés par l'envie de sortir des conséquences sociales de la pandémie, de nombreux Bordelais se sont engagés pour la première fois pendant cette année. Une observation dont se réjouit Bernie, membre de longue date de la Coordination des Intermittents et Précaires (CIP) : « Ce qui est flagrant, c'est que les gens viennent plus rapidement. Dès la première AG, il y en avait plein dont on n'avait jamais vu les visages. » Cet engagement nouveau découle des décisions politiques prises pendant la pandémie d'après Denis Merklen, professeur de sociologie politique à l'Université Sorbonne-Nouvelle : « La détresse est importante car il y a des pertes d'emplois dans toutes les activités économiques qui ne sont pas couvertes par le chômage partiel. »

À 60 ans, elle s'engage pour la première fois

Alors que la vie culturelle est presque paralysée depuis un an, des dizaines de militants ont choisi d'occuper l'Opéra National de Bordeaux cette semaine. Martine, de son nom de scène Madam Hollywood, participe à la lutte. À 60 ans, c'est la première fois que cette DJ s'engage : « Je suis là parce que la crise nous empêche de nous rencontrer, d'être ensemble. Il me semble que mon corps et mon esprit sont de plus en plus formatés. Je ne peux pas bouger comme je veux. » Plus habituée des fêtes privées que de l'opéra, elle veut s'inscrire dans une démarche collective : « J'ai envie d'accompagner la jeunesse et de nous accompagner tous vers quelque chose de beaucoup plus libre. »

Un engagement sur le long terme

Quasiment privés de cours en présentiel depuis un an, les étudiants sont, eux aussi, en difficulté. La crise a été un tournant dans l'engagement de Juliette Juan, en licence de psychologie à l'Université de Bordeaux. Si elle allait déjà souvent en manifestation, elle a franchi un cap lorsqu'elle a participé à la création du Comité contre la précarité étudiante. « On réalise de plus en plus que les étudiants sont en difficulté à cause des



La crise sanitaire est devenue au fil de l'année une crise sociale. La première n'a pas empêché les Bordelais de descendre dans la rue pour manifester contre la seconde.

confinements, de l'isolement et du manque de moyens. Ce qui m'a poussé à agir, c'est que le gouvernement et la fac ne nous aident pas du tout dans cette situation. » Dans son entourage, elle constate ne pas être la seule à s'être levée pendant la crise. Elle l'assure, son engagement durera : « Quand on ne sera plus étudiants on sera travailleurs et il y aura de nouvelles luttes à mener pour qu'on puisse ne plus être dans la précarité. »

Un mouvement citoyen issu du confinement

Pour d'autres, l'engagement va plus loin. Ainsi est né à l'été 2020 le mouvement Nouvelle Ère, qui se réclame de la gauche écologiste et milite pour défendre la place de la ruralité dans une France aux inégalités territoriales croissantes. À l'origine, un constat partagé par ses fondateurs pendant le premier confinement : « Je suis retournée vivre dans les Landes chez mes parents, explique Esther Gasque, étudiante à Sciences Po Paris devenue coordinatrice régionale du mouvement. Je me suis alors rendu compte qu'on revenait vers du local. L'exemple de la vaccination est frappant, car c'est à cette échelle qu'elle s'organise. » L'objectif du



Beaucoup de nouveaux visages ont été aperçus pour la première fois cette année.

mouvement : recréer du lien dans la communauté nationale à partir des territoires. « On a réalisé que les zones rurales étaient des lieux de vie pour énormément de Français mais que les gens y étaient assez désinvestis en termes d'engagement citoyen. » La pandémie aura au moins contribué à stimuler cet engagement... Une période dont on parle encore au présent, mais qui donne des idées pour le futur. Ce virus qui fait perdre le goût nous donnerait-il celui de la politique ?

Anthony DERESTIAT @Anthony_Derest

Covid-19 Les vengeurs masqués

Entre angoisse et impatience, une frange de la société s'est mobilisée pour lutter contre la propagation du virus. Témoignages croisés de ces Girondins engagés, acteurs d'une responsabilité citoyenne retrouvée.

Que retenir de cette longue année dictée par les déclarations politiques et les restrictions individuelles ? Jeunes ou moins jeunes, engagés ou pas, les citoyens français ont tous dû (ré)agir. Comme Pierre Lardeur, serveur à Bordeaux, dont les derniers mois ont été ponctués par une série de renoncements. En décembre dernier, comme beaucoup de jeunes, il est contraint de rester éloigné de ses grands-parents : « Pour moi, ça a toujours été une coutume familiale de les retrouver à Noël, mais ils sont âgés. Je ne pouvais pas les exposer à la Covid. » Cette période a aussi suscité de nouvelles vocations. Pour Damien Defontaine, 55 ans, publicitaire qui vient de se lancer dans une formation d'ambulancier, exit le phoning et les bons de commande. Le manque de contact humain lui est devenu insupportable. « La covid-19 m'a rappelé que j'avais un rôle à jouer, que je pouvais aider les autres. J'ai voulu donner plus de sens à mon parcours professionnel. » Comme beaucoup d'autres, il ne pouvait plus envisager son avenir sans tenir compte de son prochain. Une entraide devenue essentielle avec la pandémie.

« M'engager plus intensément »

Au 14 rue Sainte-Elisabeth, les jeunes bénévoles de la Protection Civile ne cessent d'affluer au point que l'offre dépasse aujourd'hui la demande. « Ils ont remplacé les seniors qui ne pouvaient plus aller sur le terrain » se réjouit Nathalie Burg, directrice des lieux. Rudy Lejeune en fait partie. Il était au front dès le premier confinement. Cette période a réveillé chez lui un vieux rêve enfoui, celui de passer les concours d'infirmiers : « Je souhaite être encore plus utile en passant ce diplôme. J'ai été impressionné par tous ces soignants détachés dans les

trains. Ça m'a donné envie de m'engager plus intensément. »

En cette période de « guerre sanitaire », nos yeux sont rivés sur les citoyens en première ligne. Comme Lilou Lambert aide soignante dans un Ehpad à Vendays Montalivet : « Lors du premier confinement, c'était vraiment compliqué, on avait peur d'attraper la covid, d'être responsable... Mon engagement a été total, mais je trouve ça normal, c'est mon devoir de citoyenne. » Cette situation inédite, elle l'a subie avec philosophie et passion pour son métier et ce malgré d'interminables semaines de 64 heures parfois.

Une citoyenneté retrouvée

D'autres ont décidé de lutter contre la propagation du virus en proposant leur aide à des personnes âgées coupées du monde extérieur et de toutes interactions sociales. « Lors du deuxième confinement, j'allais faire les courses de voisins âgés pour les aider, les protéger », explique Mathilde Marty, étudiante à Sciences Po Bordeaux. En avril, elle offre ses services à la communauté de communes, qui organise des distributions de masques, gestes barrières obligent. « Ça a été un déclin, je me suis dit que je pouvais m'engager en dehors de mes champs de compétence, parce que c'était nécessaire. » Ce qui l'a marqué, c'est la multiplication des initiatives citoyennes partout sur le territoire : « Cela montre aussi que le pouvoir citoyen n'est pas qu'une utopie, que ça peut avoir un réel impact sur la société. »

Hugo BOUËT @HugoBouet17



Pendant l'épidémie, les Français ont trouvé un allié dans la presse.

Une cure de médias

Marquée par la pandémie, l'année qui vient de s'écouler a relancé l'intérêt des Français pour les médias. A Bordeaux, Podcastine s'est installée dans le paysage médiatique en septembre dernier pour répondre à cette soif d'informations.

compliquée et j'avais besoin de connaître l'évolution de la situation. »

De la nouveauté dans le paysage médiatique Bordelais

Florian Laval, cofondateur de Revue Far Ouest, média local « qui questionne le monde à travers un regard régional » a d'ailleurs constaté une augmentation des consultations sur son site internet. « Nous sommes rassurés de voir que les gens ont envie de s'informer dans une période si difficile », admet-il. Malgré une situation économique instable, le média a lancé une version papier à l'automne dernier. Plus tôt dans l'année, le journaliste a créé Podcastine avec son confrère Jean Berthelot de La Glétais. Il s'agit d'un podcast quotidien qui partage les histoires et coulisses des médias locaux. « On avait cette volonté de proposer une nouvelle manière de raconter le territoire. La situation sanitaire n'a pas été un frein au lancement du projet, car il nous tenait à cœur », justifie Florian Laval. « Le public écoute de plus en plus de podcasts et on essaie de rester sur cette dynamique. Nous n'avons pas de gros financements, notre audience augmente petit à petit et le but va être de construire une communauté. » La pandémie a-t-elle posé les bases d'une confiance retrouvée entre les Français et les médias ?

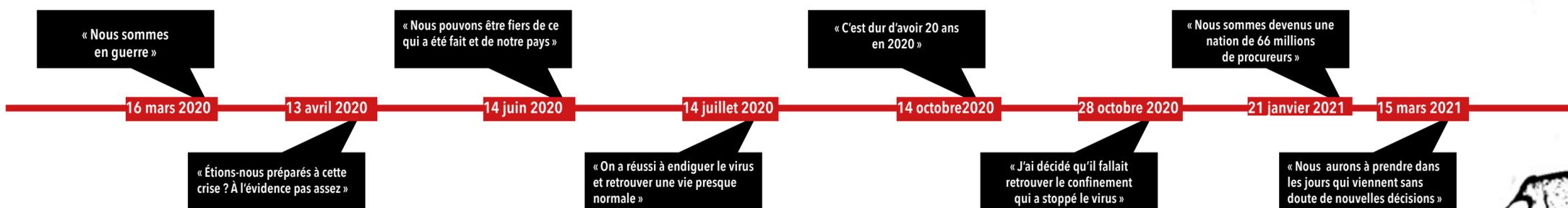
Une information fiable avant tout

Cette année, Justine Wild, étudiante à Bordeaux, a souscrit à un abonnement au Monde. « Je voulais comprendre ce qu'il se passait, en savoir plus sur les nouvelles mesures, la vaccination et les modalités de reprise des cours parce que cela me concernait directement. » Le constat est le même pour Axelle Antonio, également étudiante à Bordeaux. Elle s'est abonnée à la chaîne Youtube «Hugo Décrypte» pour avoir un éclairage différent sur l'actualité. « Pendant le confinement, je me suis rendu compte de l'importance de suivre l'actualité, explique-t-elle. On vit dans une période

Ludvine DUCHELLIER @Ludvine_D

Jupiter a dit...

Après une année rythmée par les annonces d'Emmanuel Macron, chaque citoyen a retenu des phrases choc distillées par le président de la République. Retour sur 8 verbatims qui ont marqué cette période inédite.



« Avant, les rencontres se faisaient à travers des vitres... »

Depuis samedi, le Conseil d'État autorise les résidents d'Ehpad à sortir de leur établissement et à recevoir des visites dans leurs chambres. À condition que les directeurs et directrices acceptent. À l'Ehpad Château Garderes de Talence, les résidents retrouvent le sourire.



« Je savais que c'était une question de jours avant que le protocole officiel ne soit publié », explique Aude Zimmer, directrice de l'établissement devant ses placards remplis de dossiers. Elle a pris de l'avance. Depuis une dizaine de jours, les chambres des résidents s'ouvrent aux proches pour une intimité enfin retrouvée. Cette nouvelle mesure fait le bonheur des résidents selon Sylviane Simonetti, cadre de santé à l'Ehpad : « avant, les rencontres se faisaient à travers des vitres et dans les salles communes. Ce n'était pas de vraies relations. Mais depuis une semaine on a déjà remarqué des effets positifs. Voir ses proches dans un espace privé permet de retrouver le lien familial qui leur a tant manqué. Depuis, les visites sont plus fréquentes ».

En ce début d'après-midi, la grande salle fait office d'espace de discussion entre les résidents et les jeunes animateurs. Thème du jour : le printemps. Mais Michelle Duru et Micheline Toulou, 82 et 91 ans, n'auront pas le temps d'assister à ce débat. À l'écart, elles nous racontent les douze mois qu'elles viennent de vivre. Michelle ouvre la discussion. Au coin d'une table dans le grand hall, elle explique que la période a été très difficile : « on était souvent cloûés dans nos chambres. Pour quelqu'un comme moi en fauteuil roulant qui aime être avec du monde, c'était dur ». Après le décès de son mari, elle a vécu chez sa fille et l'a suivie lorsqu'elle a quitté Blois pour s'installer à Bordeaux. Il y a trois ans, elle décide de venir en maison de retraite où elle prend plaisir à participer aux animations avec les jeunes. Mais depuis un an, ces rencontres se font plus rares.

« Heureusement qu'on a la télé et les infirmières », relativise-t-elle en regardant par la fenêtre qui donne sur le parc. Pendant le confinement, Michelle a tout de même découvert les joies d'une nouvelle technologie : « ma petite fille habite au Canada et mon petit-fils à Niort. Ils ne peuvent pas venir donc on se voit à la télé », raconte-t-elle en voulant parler des visioconférences. Selon elle, cette nouveauté ne remplacera jamais le contact physique, qu'elle a d'ailleurs retrouvé hier, sa fille est venue la voir dans sa chambre pour son anniversaire. On lui a offert une montre et des boucles d'oreilles qu'elle montre fièrement du doigt. Désormais, elle a hâte de retourner avec sa fille au petit magasin bio du bout de la rue qu'elle aime tant.

Assise à sa droite, Micheline, celle qui est devenue sa sœur depuis qu'elle lui a offert des roses pour son anniversaire, l'écoute. Pour elle non plus, l'année n'a pas été une promenade de santé. Elle l'a pourtant mieux vécu que sa compère : « je me suis pas trop posé de questions. Quand tu y es, tu acceptes et c'est comme ça, sinon tu pars », admet-elle tout en ajustant son masque, qu'elle préfère appeler « le bordel qu'on a sur le nez ». Micheline reconnaît tout de même que les relations avec ses proches étaient difficiles : « on pouvait se voir mais derrière une vitre en plexiglass. Pendant les confinements, on était totalement coupés les uns des autres. J'avais régulièrement ma fille au téléphone ou en vidéo mais ça ne me suffisait pas, j'avais besoin du contact physique. Je me suis dit c'est pas possible, j'aurais tout connu dans ma vie ! » Moins éprouvée que sa camarade, Micheline a surtout apprécié la bienveillance qui règne au sein de l'établissement : « je trouve que madame Simonetti mène cette maison d'une main de maître. Quand quelque chose ne va pas je vais la voir et on voit si on peut arranger ça ». Pour garder la forme à 92 ans, ses souvenirs de jeunesse sont le meilleur remède : « le soir quand je m'endors, je repense aux années où j'allais danser dans des bals musettes sur des mélodies d'accordéon », raconte-t-elle, nostalgique. Elle chérit les moments où l'accordéoniste vient à l'Ehpad, elle qui affectionne tant cet instrument. Mais rien ne la rend plus heureuse que la chaleur humaine retrouvée ces derniers jours.

Madame Simonetti est confiante. Pour elle, ce « rayon de soleil » tant attendu est un premier pas vers un retour à la vie normale. L'époque où le grand hall était rempli de résidents et des membres de leurs familles discutant les uns avec les autres : « c'était la place du village, tout le monde se rencontrait que ce soit résidents, enfants et petits-enfants. Malgré l'assouplissement, on n'en est toujours pas là, mais j'en suis persuadée, ça reviendra petit à petit ».

Pour une épidémie sans faim

« C'est dur d'avoir 20 ans en 2020 », soulignait Emmanuel Macron le 14 octobre dernier. Et le calvaire continue en 2021, surtout quand on a faim. Pour venir en aide aux étudiants en détresse, les restaurateurs s'engagent.

Depuis quelques mois, ils ont choisi d'aider ces jeunes. Au menu : des repas distribués gratuitement dans certains restaurants. Si les manières sont différentes, le résultat est le même : lutter contre la précarité étudiante.

Repas suspendus

« Je connais plein de jeunes qui n'arrivent pas à boucler leurs fins de mois, confie Italo Passaro, gérant de la pizzeria Stai Calmo. Je me suis demandé comment, à mon échelle, je pouvais les aider ». Depuis six mois, l'établissement propose des pizzas suspendues. Le principe est simple : les clients payent leur facture et s'ils le souhaitent, peuvent donner plus. « Certains donnent des tickets restaurants, d'autres un, deux ou cinq euros... Le système est basé sur la solidarité », témoigne Italo. Dès que la somme atteint 10 euros, le gérant propose gratuitement une pizza. Une pratique venue de Naples, où certains restaurants proposent des caffè sospesi, des cafés suspendus. Le système fonctionne. Le pizzaiolo distribue ainsi, sur simple présentation de la carte étudiante, une dizaine de pizzas toutes les semaines. Il y a les habitués mais aussi les curieux et Italo Passaro fait même des extras : « Parfois, je n'ai aucune pizza à proposer, alors je les fais gratuitement ». Difficile de faire plus pour l'établissement touché de plein fouet par cette crise. « J'ai dû licencier mon employé, je ne réalise que 50% de mon chiffre d'affaires, déplore-t-il. Mais je relativise, dans cette crise il y a vraiment plus malheureux ».

Ce système de repas suspendus se démocratise à Bordeaux. Au Wanted café, les clients peuvent aussi faire des dons pour les plus démunis, étudiants ou sans-abris.



Jessica, gérante du MetSens, distribue des repas aux étudiants tous les midis.



Italo Passaro, gérant du Stai Calmo, propose des pizzas suspendues aux étudiants.

Renouer les liens

« Tous les étudiants avec qui j'ai noué des contacts, j'espère les revoir après cette crise », indique Jessica, gérante du restaurant MetSens. Situé près de la gare, l'établissement distribue aussi des repas gratuits aux étudiants depuis le 8 février. « On est déjà à 1000 repas », se réjouit la restauratrice. Pour cuisiner 40 repas tous les midis, le restaurant fait appel à des partenaires. Il faut du matériel (« des boîtes en plastique ») mais aussi des matières premières (« 60 kilos d'entrecôtes »). Pour Jessica, « c'est tout le secteur de la restauration qui se mobilise ». Au menu ce midi, « poulet curry accompagné de riz avec des légumes », s'enthousiasme Éric, le cuisinier du restaurant. Derrière les fourneaux, en plus de réaliser les commandes classiques, il faut assurer les quarante repas quotidiens. Le restaurant prévoit même de développer une application web pour continuer à distribuer les repas.

Une citoyenneté durable

Alors, comment expliquer cette solidarité ? « Le coup d'arrêt de mars 2020 a mis chacun face à soi-même », souligne Anne-Sophie Coppin, déléguée générale de la Fondation de l'Université Paris 1 en charge des solidarités étudiantes. Les citoyens avaient

beaucoup plus de temps, et certains ont choisi d'aider ». Pour elle, il est naturel que les restaurateurs aident les étudiants : « Ils ont pleinement conscience de la crise que l'on traverse ». Depuis le 15 mars 2020, les restaurateurs n'accueillent plus de clients, et les étudiants ne vont plus en cours. « Étudiants et restaurateurs sont dans un entre-deux qui pousse à la solidarité », selon Anne-Sophie Coppin. Cette crise, parce qu'elle est sanitaire, a aussi renforcé l'absence de liens sociaux pourtant indispensables aux étudiants. Les étudiants retrouvent ce lien dans ces restaurants engagés : « Il y a cette tradition européenne mais surtout française du moment convivial autour d'une table, que l'on retrouve à minima en se déplaçant aux restaurants », poursuit-elle. On peut supposer que l'engagement de ces restaurateurs, révélé par la crise, ne va pas s'arrêter là. Pour Anne-Sophie Coppin, il s'agit de construire un monde durable, pas au sens écologiste du terme, mais « selon les objectifs de l'UNESCO, à savoir une société dans laquelle personne n'est laissé de côté ».

Raphaël Lardeur @RaphaelLardeur



En ce début d'après-midi, résidents et animateurs se retrouvent pour un atelier discussion dans la grande salle à manger.



Micheline et Michelle très complices, racontent les souvenirs douloureux de l'année passée.



À l'Ehpad, le protocole reste le même pour les visiteurs : prise de température, désinfection des mains, inscription dans un registre et remplissage d'un questionnaire. D'ici quelques jours 100% des résidents seront vaccinés.



Malgré les nouvelles mesures, le hall d'entrée reste encore vide.

Maxime Asseo @MaximeAsseo

POLITIQUE

Régionales À gauche, rien de nouveau

Président socialiste sortant de la Région, Alain Rousset a perdu le soutien des Verts et devra aussi faire face à une entente entre Insoumis et Anticapitalistes. Le 13 juin, il n'y aura pas d'union de la gauche, comme souvent. Les militants le regrettent. Pourtant, ils ne sont pas prêts à s'allier dès le premier tour.



En Nouvelle-Aquitaine, la gauche part éclatée avant les élections régionales de juin prochain. Trois listes font cavalier seul. Bien loin de l'union de gauche annoncée la semaine dernière dans la région Hauts-de-France.

Une gauche rassemblée pourrait remporter les élections régionales de juin en Nouvelle-Aquitaine avec 39% des voix, selon un sondage Harris Interactive de novembre 2020. Les listes LFI (La France Insoumise), PS (Parti socialiste) et EELV (Europe Écologie Les Verts) seraient en mesure de se maintenir au second tour. À elles alors de s'allier pour battre la droite. Un rapprochement que les candidats déclarés ou pressentis ne semblent pas encore vouloir opérer. Beaucoup de jeunes militants prônent pourtant une alliance large de la gauche, avec à l'esprit, des idéaux sociaux, économiques et culturels communs. « C'est une frustration : ça fait plusieurs mois qu'on manifeste avec les militants écologistes néo-aquitains. Nous avons compris la nécessité de s'allier pour aller plus loin mais cela tarde encore chez les militants plus installés », soupire Inès Rabéï, responsable des jeunes socialistes de Gironde.

Côté militants, une alliance « oui, mais... »

Mais quand il s'agit d'évoquer une fusion des listes PS et EELV sous la bannière verte, la militante refuse. L'alliance doit rester en faveur des socialistes même si le score des écologistes est supérieur au premier tour. « Le bilan et l'expérience de l'équipe sortante d'Alain Rousset sont bons. Cela pourrait être problématique si parmi les nouveaux conseillers qui arrivent, certains pensent qu'une région s'administre comme une commune. »

Chez les Verts, on a la conviction que la « dynamique des régionales sera aussi bonne que lors des municipales ». Les amenant à croire que leur liste pourrait rameuter toute la gauche dans l'entre-deux tours. « Si on avait été en moins bonne position, les militants auraient poussé l'union avant le scrutin », tempère Luc Malus, jeune écologiste. Sans liste propre, Génération.s a choisi pour l'instant de rallier uniquement la liste EELV, alors que le mouvement dit travailler à l'alliance large de la gauche. Son représentant, Jules Bazelaire, justifie : « Nous nous sommes engagés par nécessité, mais avec la conviction que l'union sera possible au second tour derrière la liste qui arrivera en tête le 13 juin ».

« Les militants ne veulent pas porter la responsabilité d'un échec »

Derrière les discours de façade sur l'union, la bataille partisane reprend vite. Pour Benjamin Chevalier, enseignant-chercheur à l'Université de Strasbourg spécialiste du militantisme, les déclarations relèvent surtout d'effets de communication.

« Les militants ne veulent pas porter la responsabilité d'un possible échec. Ils se prémunissent en défendant artificiellement l'union de la gauche sans véritablement s'attaquer aux problématiques politiques et électorales ». Un moyen, selon lui, d'éviter d'aborder les questions de rapports de force ou de répartition des postes, difficiles à assumer auprès de l'électorat. « Du côté des sympathisants de

gauche, contrairement aux militants, la volonté d'union est importante. »

À la gauche de la gauche, une union possible

Les militants LFI et NPA refusent quant à eux ouvertement une grande alliance de la gauche. En cause, pour l'insoumis Guillaume Latrille, la candidature d'Alain Rousset jugée idéologiquement trop à droite (voir interview de Guillaume Latrille). LFI laisse tout de même la porte ouverte à une union de second tour avec les Verts. Mais pour l'heure, seule celle

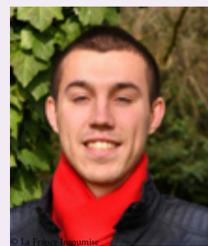
annoncée la semaine prochaine avec le NPA est réelle. Une certitude que François, militant du parti révolutionnaire, remet pourtant en cause : « L'alliance a été actée par un petit groupe de militants, la majorité des camarades n'est pas favorable à cette démarche ». Ambiance d'une union comme seule la gauche sait la faire...

Luca Campisi @Luca_Vito_

«Rousset n'est pas de gauche» Guillaume Latrille, LFI

Le directeur de campagne de Clémence Guetté, tête de liste soutenue par La France Insoumise, exclut toute alliance avec le Parti socialiste du président sortant Alain Rousset mais ne ferme pas la porte à Europe Écologie Les Verts.

La France Insoumise soutient la liste menée par Clémence Guetté pour les prochaines élections régionales. Pourquoi faire le choix de partir seul, ou presque, en Nouvelle-Aquitaine ?



Partout en France notre but est de soutenir des listes les plus larges possibles pour réunir ce que nous appelons la gauche de rupture. Qu'il s'agisse de syndicalistes, de gilets jaunes ou de militants historiques. Il faut surtout rappeler que les électeurs et les électrices ne sont pas idiots. Il est donc important de bien placer le curseur quand on parle de la « famille de la gauche ». Alain Rousset, président soi-disant socialiste de la région, n'est pas de gauche. Il faut le dire très clairement : il a appelé à voter Emmanuel Macron et mène une politique libérale. Une alliance avec les socialistes est donc inenvisageable.

Tous les partis de gauche semblent donc vouloir faire cavalier seul dans cette campagne...

Je tiens à préciser que nous n'avancions pas seuls, nous annoncerons d'ailleurs la semaine prochaine un accord avec le Nouveau

Parti Anticapitaliste (NPA). Les Verts, de leur côté, souhaitent mener une liste autonome pour gagner la région. Selon nous c'est une erreur mais leurs choix stratégiques ne nous regardent pas. Le constat est simple : Alain Rousset est trop à droite, les Verts pas favorables à une ouverture. Nous partons donc de notre côté.

Un rapprochement avec EELV à l'issue du premier tour est-il tout de même envisageable ?

Nous serons, comme toujours, dans une position de responsabilité au deuxième tour. Il y a plusieurs points de convergence avec les écologistes, nous n'allons pas nous le cacher. Je n'ai pas peur de dire qu'imaginer un rapprochement avec Nicolas Thierry ici, en Nouvelle-Aquitaine, est plus probable qu'une alliance nationale avec Yannick Jadot (NLDR : les relations glaciales entre Yannick Jadot et Jean-Luc Mélenchon empêchent toute alliance nationale). Rendez-vous au soir du premier tour.

propos recueillis par Joseph Lacroix-Nahmias @joseph_lcx

SOCIÉTÉ

Délinquance à Bordeaux, dialogue de sourds

Le contrat de sécurité intégrée actuellement à l'étude est un terme obscur qui désigne un plan de bataille contre la délinquance. Expérimenté depuis novembre à Toulouse, ici, il ne fait pas l'unanimité.



Augmenter les effectifs de police ne serait pas forcément la solution pour faire diminuer la délinquance selon Jacques Dayan, pédopsychiatre spécialiste de la délinquance à Caen.

Un dispositif qui n'enchant pas la mairie

La mairie de Bordeaux n'est pas totalement séduite par ce dispositif. La vidéosurveillance étant loin des valeurs de la municipalité verte (EELV), elle préfère établir un audit avant de prendre une décision. Amine Smihi, adjoint au maire chargé de la tranquillité publique, de la sécurité et de la médiation, souligne la nécessité de ce diagnostic car « la vidéosurveillance est un coût considérable pour la municipalité ».

De son côté, le maire Pierre Hurmic, estime que le dispositif ne devrait pas se limiter à la police, mais servir aussi la justice. Si jamais la vidéosurveillance est effectivement renforcée à Bordeaux, elle devrait être en mesure de relever les infractions sur la route ou les mauvais comportements envers l'environnement.

Autre solution : pour Amine Smihi il serait intéressant de collaborer avec le secteur privé, notamment avec Keolis. La société en charge des Transports Bordeaux Métropole pourrait ainsi mettre à disposition les images filmées dans les trams, bus ou bien aux arrêts : « Cela diminuerait les coûts ! »

La préfecture versus la mairie

La mairie n'est pas totalement opposée au projet de la préfète Fabienne Buccio mais veut poser quelques conditions... Tout d'abord, ce contrat ne doit pas contrevenir à l'égalité républicaine entre les territoires. Tous doivent être concernés et aucun ne doit être stigmatisé. La municipalité souhaite aussi garder une vision équilibrée de la sécurité, allant de la prévention à la sanction. Ensuite, un point très important aux yeux de Bordeaux : la ville souhaite renforcer ses effectifs de police. Il s'agit de doubler ses agents sur le terrain et d'en recruter une quinzaine chaque année. Un second audit sera demandé pour cartographier la délinquance à Bordeaux de manière à repérer et agir sur les quartiers les plus touchés. La mairie pourra ainsi adapter sa politique et envoyer des policiers ou des médiateurs en fonction des besoins réels. Selon l'adjoint



Le plan de sécurité intégrée prévoit aussi une augmentation du nombre de caméras de vidéosurveillance.

Les chiffres de la délinquance en Gironde

Évolution 2019/2020 Source : Préfecture de la Gironde



Corentin Alloune @CorentinAlloune
Juliette Brossault @JulietteBro

Vin bio et pesticides, drôle de cocktail

La Gironde reste le département le plus gourmand en pesticides selon l'étude du 11 mars de Générations futures. La viticulture bio consomme du soufre et du cuivre. Un paradoxe ?

Agriculture bio ne veut pas dire absence de pesticides. En 2019, le soufre était le pesticide le plus acheté en Gironde, avec environ 1445 tonnes acquises, selon des données du ministère de l'Agriculture. Le classement de Générations futures comptabilise aussi l'achat d'environ 220 tonnes de cuivre. En Gironde, le département avec la plus grande surface de vigne bio, leur usage interroge.

Soufre et cuivre, indispensables
Laurent Delière, directeur de recherche de l'unité expérimentale Vigne et vin Bordeaux Grande Ferrade à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (INRAE), explique que « les agriculteurs, que ce soit en agriculture biologique ou conventionnelle, utilisent les mêmes méthodes ». Ils ont recours au soufre et à la bouillie bordelaise, un mélange de chaux et de sulfate de cuivre. Inventée au XIXe siècle, la bouillie bordelaise fait partie de la liste étroite des produits autorisés en agriculture bio. Ce fongicide de couleur bleue permet de

lutter contre le mildiou. Deux siècles plus tard, elle reste très efficace contre ce champignon, précise Laurent Delière, d'où son usage intensif en agriculture biologique : « une fois par semaine, voire plusieurs fois par semaine. Cela dit, le cuivre, par rapport aux produits de synthèse, a moins d'impact sur la santé ou sur l'environnement et permet d'être homologué en bio. »

Une accumulation problématique
Pourtant, ce mélange versé depuis des siècles dans les vignes, finit par entraîner une saturation des sols en cuivre. Denis Thiéry, directeur de recherche à l'INRAE, rappelle que « Le soufre et le cuivre, eux, ne se dégradent pas. Ce sont des métaux ferreux, et donc très stables, contrairement aux molécules de synthèse qui se cassent avec le temps, ou le soleil. » Le chercheur évoque plusieurs études qui montrent que le cuivre peut modifier la flore bactérienne des sols. « La biodiversité peut être affectée, c'est-à-dire, les champignons qui poussent naturellement, des bactéries, des vers de terre, des insectes... » Les viticulteurs conventionnels répandent eux aussi du



En 2018, la Gironde était le département avec la plus grande surface de vigne bio.

cuivre et du soufre sur leurs vignes. Il faut donc nuancer l'opposition entre les deux types d'agriculture, et même selon Denis Thiéry, « avoir une vision pragmatique plutôt que renverser la table ».

D'autres voies pour l'avenir
Laurent Delière travaille sur le développement de variétés de vigne résistantes au mildiou, exploitables par tous types d'agriculture. Mais cocher les cases du rendement, de la protection de l'environnement et de la santé, est très difficile. « On peut parfois se trouver dans une impasse technique ou rencontrer des problèmes économiques. » Pour Sylvie Dulong, viticultrice bio et présidente de la Fédération régionale

d'agriculture biologique de Nouvelle-Aquitaine, le cuivre est même l'unique recours possible. « Le cuivre est utilisé depuis plus de cent ans. Le seul problème, c'est qu'il vient des mines, c'est donc une ressource naturelle et non renouvelable. »

Des pistes existent pour diminuer les quantités de pesticides en agriculture bio. Sylvie Dulong applique sur ses vignes des tisanes de plantes, comme des décoctions de chènes, des tisanes d'orties ou de prêles, pour « renforcer l'immunité contre les maladies et réduire les doses des produits de protection ». Une alternative qui pourrait en inspirer d'autres.

Lauriane ARZEL @lau_arzel

Ma petite entreprise rebondit sur la crise

De jeunes entrepreneurs ont défendu leurs projets de start-up devant un jury jeudi 18 mars. C'est le concours The Choice.

Une innovation, cinq minutes pour pitcher. Sacré défi lancé aux jeunes entrepreneurs par 1Kubator, accompagnateur de start-ups à Bordeaux. Avec l'événement The Choice, celles et ceux qui ont un projet à défendre et à faire mûrir ont l'occasion de le tester face à des accompagnateurs potentiels. La session s'est déroulée par

visioconférence, ce qui n'a pourtant rien enlevé à la motivation de Diane Talon, cofondatrice de Comus, application de partage de moments entre amis par géolocalisation. « L'objectif c'est de recueillir des avis d'entrepreneurs pour mesurer si l'idée plaît et avoir des retours constructifs », confiait-elle la veille de son passage. La crise sanitaire n'a pas compromis le projet de la diplômée en informatique : elle lui a même donné une autre tournure. « Comus surfe sur le coup d'arrêt de la sociabilité. On est à l'écoute des besoins pour relancer des activités sociales par le digital », expose-t-elle.

Vers le tout digital ?

Pour Anahita Zahedi, qui, avec HortusBox, commercialise un service d'aménagement paysager 100% digital depuis juin 2020, l'année écoulée a été des plus intenses. Si le projet initial s'orientait déjà vers une démarche dématérialisée, l'irruption de la Covid a influencé certaines

décisions. En privilégiant, par exemple, un prestataire digital plutôt qu'un point de vente physique.

« Avec The Choice, je verrai si des organismes souhaitent nous accompagner pour nous ouvrir des portes », glissait-elle. Malgré l'incertitude qui plane sur l'avenir de l'économie, les investisseurs potentiels se montrent plutôt réceptifs. « Au cours de l'année écoulée, je n'ai vu aucune structure qui se soit montrée frileuse envers des projets aboutis et adaptés », constate Anahita Zahedi. L'engouement pour l'innovation digitale est pour l'instant renforcé par la conjoncture mais c'est le besoin exprimé par les clients qui dictera la suite. Dans tous les cas, les créateurs veulent être là pour y répondre. « Pour nous, il n'y a pas de barrières, il n'y a que des opportunités », conclut Diane Talon.



Maxime GIRAUDEAU
@Max_Girardeau

+7,2%

C'est l'augmentation du nombre de marques déposées en 2020 en France. Un nouveau record, avec plus de 100 000 nouvelles marques. Les dépôts de brevets sont en revanche en baisse de 9.5%, une première. La pandémie a donc freiné l'innovation technique mais pas la créativité des entrepreneurs.

Source : Institut National de la Propriété Industrielle.

Asobo survole la cérémonie des Pégases

Hier soir, Asobo a remporté le prix Pégase du meilleur jeu vidéo. L'occasion de revenir avec son co-fondateur David Dedeine sur la place incontournable du studio bordelais dans le paysage vidéoludique français.



David Dedeine co-fondateur du studio Asobo.

Ce mercredi 17 mars avait lieu la deuxième cérémonie des Pégases, l'équivalent des César pour le domaine du gaming, organisée par l'Académie des arts et techniques du jeu vidéo. Après six récompenses l'année dernière, le premier studio indépendant de jeux vidéo en France, s'est une nouvelle fois illustré en remportant trois trophées pour son jeu de simulation *Flight Simulator* (meilleur jeu vidéo de l'année, excellence visuelle et meilleur système d'exploitation).

Un monument du jeu vidéo

Après une première collaboration avec Microsoft lors du développement du jeu *Kinect Héros : Une aventure Disney-Pixar*, la multinationale américaine décide de renouveler sa confiance au studio bordelais. En 2016, elle charge Asobo du développement de *Flight Simulator*, plus vieille propriété intellectuelle de Microsoft en termes de jeu vidéo.

« C'était à la fois très excitant et très effrayant. L'aviation couvre de nombreux domaines qui nécessitent de comprendre et de digérer une grande quantité d'informations pour pouvoir reproduire l'expérience le plus fidèlement possible », explique David Dedeine, chief creative officer du studio.

Défi relevé avec succès puisque ce « dinosaure » du jeu vidéo (le premier opus est sorti en 1982) s'est déjà écoulé à plus de deux millions d'exemplaires à travers le monde, réalisant le meilleur démarrage de l'histoire de la série.

Un studio aux origines bordelaises

Le studio est fondé en 2002 par douze anciens membres de Kalisto, ancienne grande entreprise de jeux vidéo dans les années 1990, lorsque celle-ci est liquidée. « On ne voulait pas laisser mourir le projet que l'on développait à l'époque et qui nous tenait à cœur : le jeu *SuperFarm* », souligne David Dedeine. Des débuts semblables à ceux d'une petite start-up : « On a commencé dans le salon de Sébastien (Wloch, co-fondateur d'Asobo NDLR), c'était vraiment la culture garage !

Chacun a mis une partie de ses économies pour acheter des PC. »

Le développement de l'entreprise s'est ensuite fait progressivement grâce à l'expérience de ses fondateurs et à l'opportunité de travailler avec le géant américain Disney-Pixar sur des licences fortes comme *Ratatouille* et *Toy Story 3*.

A Plague Tale Innocence : un succès international

En 2019, le studio avait déjà fait sensation avec l'une de ses productions originales : *A Plague Tale Innocence*. Le récit d'un duo frère/sœur en pleine guerre de Cent Ans alors que la peste noire ravage la population. « L'équipe sentait qu'on avait une vraie sensibilité et surtout qu'il y avait un environnement culturel bordelais qui nous permettait d'avoir un angle différent de ce qui se fait traditionnellement quand on parle du

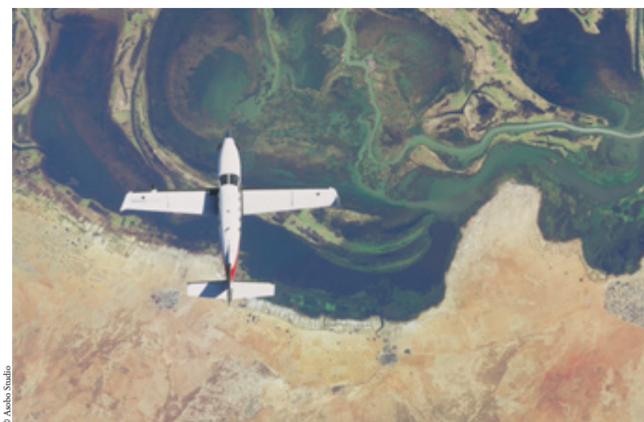
Moyen-Âge », précise David Dedeine.

Les critiques sont unanimes : la presse et les joueurs saluent le travail et la créativité du studio français. « Cet accueil nous a vraiment émus. Tout le monde a vu l'amour que l'équipe avait mis dans ce projet », ajoute-t-il. Fort de son succès, Asobo ne compte pas s'arrêter là. L'entreprise est en plein développement et « cherche à recruter des talents » pour continuer à travailler sur de nouveaux projets. En effet, le secteur du jeu vidéo n'a pas connu la crise en 2020. Selon le Syndicat des éditeurs de logiciels de loisirs (SELL), le chiffre d'affaires du marché du jeu vidéo a atteint 5,3 milliards d'euros soit une hausse de 11,3% par rapport à 2019.

Nicolas AZAM @Nico_Azam



Le jeu *Flight Simulator* a rencontré un succès dès sa sortie



En cette période de pandémie, *Flight Simulator* offre l'opportunité de voyager à travers le monde

Cyberattaques : menaces à la fac

Les universités comme les hôpitaux subissent régulièrement des cyberattaques. Rencontre avec Stéphane Colnay, responsable du service informatique de l'IUT Bordeaux Montaigne, pour savoir comment l'institution bordelaise se protège.



Comment expliquez-vous ces attaques numériques répétées contre les universités françaises ?

Nous sommes confrontés à des menaces de cyberattaques tous les jours. Le principal danger provient de personnes malveillantes qui prennent possession de nos ressources et utilisent nos débits, pour mener ensuite à l'extérieur, des attaques de masse plus importantes. L'autre objectif des pirates est de récupérer l'intégralité des données d'utilisateurs pour les revendre. Ces larges jeux de données ont une valeur financière très importante sur le marché officiel ou sur le darknet.

D'où viennent ces offensives ?

Nous avons un système de sécurité qui nous permet d'identifier leur origine. Elles proviennent principalement de trois pays. La Chine lance des attaques gigantesques et la Russie mène des actions en continu. Depuis quelques années, on identifie aussi des opérations en provenance d'Israël.

Vos protocoles de sécurité sont-ils suffisants pour lutter contre ces attaques ?

Nous rencontrons plusieurs obstacles à la mise en place d'une politique de sécurité efficace de nos systèmes d'information. Le coût des installations est très élevé pour les universités. Autre problème, les mesures que nous adoptons ne coïncident pas toujours avec les modes de fonctionnement des enseignants et des étudiants. On aimerait que les données cessent de circuler sur Google ou Dropbox, mais nous ne pouvons pas proposer aux usagers des alternatives plus performantes. Ils ont des besoins prégnants en termes de récupération, de stockage et d'échange des informations mais ils ne se rendent pas compte que leurs données doivent être protégées. Leur vol peut avoir des conséquences dramatiques au même titre que le vol d'une carte d'identité.

Propos recueillis par Armelle DESMAISON @adesmais

Quand la musique donne

Partenaires de longue date, le CHU et l'Opéra Nationaux de Bordeaux Aquitaine (ONBA) ont signé jeudi 10 mars une collaboration sur trois ans. Elle permettra aux soignants et aux patients de profiter de pauses musicales. Rien de mieux pour le moral.

Cela faisait longtemps que l'Opéra National de Bordeaux Aquitaine (ONBA) et le CHU n'avaient pas collaboré. Pourtant, depuis 1804, le Grand Théâtre est affecté au patrimoine des « hospices de Bordeaux », aujourd'hui le CHU. La crise du Covid-19 aura eu pour mérite de raviver la flamme entre les deux institutions. En avril 2020 d'ailleurs, un « intermède musical » avait été organisé par l'ONB dans le cloître de l'hôpital Saint-André en soutien aux soignants.

du bien-être aux personnes touchées par la Covid. Il faudra néanmoins attendre quelques mois pour que le partenariat débute. Les règles sanitaires ne permettent pas encore d'accueillir les artistes. Pour l'hôpital, cela offre de nouvelles perspectives pour l'après pandémie. « Des lieux seront ouverts pour la culture dans les hôpitaux et nous renforcerons les relations entre les artistes et les patients », s'enthousiasme Julie Raude de la direction de la communication et de la culture du CHU. Des échanges voués à se pérenniser entre deux mondes gravement touchés par la crise de la Covid-19 et tous deux en grande difficulté financière.

Une collaboration renforcée
Des événements ponctuels ont déjà été menés. À cela s'ajoutent des enregistrements réalisés par l'Opéra diffusés sur les radios du CHU, une cérémonie d'intégration des nouveaux internes au Grand-Théâtre et la possibilité d'assister à des répétitions. De son côté, le centre hospitalier a accompagné l'ONBA pour la mise en place d'un protocole sanitaire lors de sa réouverture en septembre. Il a également mené la campagne de dépistage pour les chanteurs et les musiciens. « C'est un symbole fort de rapprocher ces deux univers », se ravit Jean-Pascal Intervigne, chanteur lyrique à l'ONBA.

Plus de visibilité
« Il peut être dangereux de priver l'Homme de ce qui le nourrit spirituellement, et la musique en fait partie », souligne Laurent Croizier, directeur adjoint des publics à l'Opéra. « Difficile de hiérarchiser ce qui est essentiel ou non, mais nous avons une mission commune », ajoute-t-il. Celle d'apporter



Les musiciens de l'Opéra ont offert une pause musicale à l'hôpital Saint-André le 10 avril 2020.



Maimouna Doucouré, Fathia Youssouf, et Zangro sur le tapis rouge de la 46e cérémonie des César.

Cérémonie des César Rendons à Mignonnes ce qui lui appartient

Après des semaines de polémique aux États-Unis autour de l'affiche de *Mignonnes*, le film de Maimouna Doucouré a été récompensé vendredi dernier aux César. La jeune actrice Fathia Youssouf vient de remporter le meilleur espoir féminin.

« C'est le prix que nous voulions le plus » se réjouit Zangro, directeur de la société bordelaise Bien ou bien productions. Son long-métrage a également été nommé dans la catégorie meilleur premier film. « Cette récompense valorise pleinement nos jeunes acteurs, et tout particulièrement Fathia Youssouf. » D'autant plus qu'il s'agit de sa toute première expérience ; elle a été troublée par une violente polémique survenue cet été. Ce César tombe à point nommé, et sonne comme « une revanche » pour l'équipe. Tout est parti d'une affiche diffusée sur Netflix lors du lancement du film sur la plate-forme. Elle met en avant les très jeunes actrices en tenues moulantes et poses suggestives. Sans même avoir vu *Mignonnes*, de nombreux ultra-conservateurs américains accusent de pornographie juvénile un film qui tend, au contraire, à dénoncer l'hypersexualisation des préadolescentes. Les appels au boycott de Netflix fleurissent sur la toile, et les messages de haine envoyés aux actrices, à leurs

parents, à la réalisatrice ou encore au producteur se multiplient. « En coulisses, ce qu'on a vécu était d'une violence inouïe », raconte Zangro, encore secoué. Au total plus de 1500 menaces de mort, cinq mois sous surveillance policière, des gardes du corps 24h/24... pour avoir exercé leur liberté de création. En septembre, la ministre de la Culture, Roselyne Bachelot, apporte son soutien à l'équipe du film. Il avait par ailleurs été salué par la critique début 2020 avec le prix de la réalisation au Sundance festival et la Mention spéciale du jury aux Berlinales. Des artistes du monde entier comme Bertrand Tavernier ou Costa-Gavras rejoignent le mouvement et défendent à leur tour la production. « Avec cet élan de solidarité, les menaces se sont arrêtées. Aujourd'hui, grâce à ce César, toutes les personnes qui ont crié au scandale sont ridiculisées », et le travail de Fathia - plus jeune césarisée de l'histoire - enfin reconnu à sa juste valeur.

Camille Bigor @CamilleGranon

IJBA'lade

Mercredi après-midi, la place Renaudel a pris un air de parc Gaudi. Les couleurs vives de l'œuvre immersive composée par Line, étudiante aux Beaux-Arts, ont intrigué les badauds du quartier. A moins que ce ne soit le bruit sourd du bois contre le pavé, malmené par le vent tourbillonnant de l'agora. « C'est trop bien ce que vous faites », lance à la volée une cycliste. « Le but, c'est d'animer la rue ! » lui répond Line. Avis bien

© Marine Grandjean et Marine Dubernet

SPORT En 2023, le XV de France féminin va jouer avec le monde

World Rugby a annoncé mardi la création d'une nouvelle compétition internationale féminine à XV en 2023 : le WXV.



Rose Thomas, joueuse au Stade bordelais et ancienne membre de l'équipe de France, ici en 2016 à Londres, accueille la nouvelle de la création du WXV avec enthousiasme.

World Rugby lance une nouvelle compétition mondiale féminine et un calendrier du rugby à XV harmonisé. L'instance internationale du ballon ovale a acté mardi la mise en place en 2023 du WXV. Leur volonté est simple mais les enjeux sont ambitieux : développer la pratique féminine de haut niveau et la rendre plus visible. « Avoir la possibilité de se confronter à la Nouvelle-Zélande et au Canada, qui ont un jeu différent, c'est vraiment intéressant. » À 32 ans, Rose Thomas se réjouit pour ses anciennes coéquipières en équipe de France. Désormais pilier au Stade bordelais, elle considère le WXV comme une « évolution » pour le sport féminin. « À XV, elles ont rarement l'occasion d'affronter les grandes nations hors Europe si ce n'est lors de la Coupe du monde tous les quatre ans, précise l'ex-professionnelle. Cette compétition organise une rencontre internationale au moins une fois chaque année. » L'équivalent n'existe que chez les moins de vingt ans dans le rugby masculin. Pour Valérie Manchot, responsable de l'équipe élite de l'AS Bayonne, « le WXV permettra de garder un haut niveau sur le long terme ». Les athlètes pourront ainsi participer à des matchs et gagner en expérience. « Cela fait une véritable différence de pouvoir se mettre en condition et se préparer mentalement aux grands rendez-vous internationaux », complète l'entraîneuse basque. Rose Thomas salue la possibilité de se projeter. Les équipes auront l'occasion de réfléchir sur leurs erreurs lors d'un match, d'apprendre et d'améliorer le jeu la saison d'après. Étoffer le calendrier amène une plus grande médiatisation de la discipline. « Beaucoup de spectateurs sont encore étonnés du rugby que pratiquent les filles, plus dans l'évènement,

le jeu, les passes, et le mouvement », expose Valérie Manchot. En plus, avec les compétitions internationales, « le public se rend compte du niveau français vraiment très bon », loue Rose Thomas. L'organisation d'un tel événement apporte également de possibles retombées économiques. Les matchs seront diffusés à la télévision, ce qui facilite la recherche de financements et attire les sponsors, y compris pour des clubs modestes, comme l'AS Bayonne, qui ne compte dans leurs effectifs qu'une ou deux joueuses internationales.

Un tremplin pour la visibilité
Le format annuel de la compétition peut faciliter l'accès aux grands matchs pour des joueuses moins expérimentées et augmenter leurs opportunités de sélection en international. Selon Rose Thomas, avec une meilleure alternance des équipières, des jeunes pourront s'exprimer lorsque les titulaires du XV de France seront au repos. Valérie Manchot imagine même des niveaux plus homogènes au championnat de France. « C'est difficile de rivaliser quand en face, la moitié de l'équipe joue en international. » Si certaines joueuses sont mobilisées pour le WXV, les niveaux des matchs re trouveront peut-être une meilleure égalité. Rose Thomas compte sur le WXV pour faire office de tremplin pour la visibilité de ce sport, moins médiatisé chez les filles. « Nous voir affronter d'autres nations et gagner va très probablement développer l'engagement pour le rugby féminin. »

Lucile BIHANNIC @Lu_Bih

Level Up pour l'esport au Crous

Le Crous de Bordeaux Aquitaine a dû s'adapter pour continuer à proposer aux étudiants en résidences universitaires des animations. Un projet autour de l'esport a vu le jour. Un premier tournoi a eu lieu fin février, un autre en avril.

« Les tournois d'esport, c'est une vraie compétition, ça nous prend de l'énergie et ça nous demande énormément de concentration, d'effort mental et de réflexion ». Pour Kirck, 18 ans, étudiant en 1ère année de licence mathématiques-informatique à l'université de Bordeaux, le sport se pratique aussi bien sur un terrain que sur un ordinateur. Ce jeune étudiant bordelais a participé au tout premier tournoi de sport électronique organisé par le Crous les 27 et 28 février dernier. Ils étaient en tout 75, répartis dans 15 équipes de 5. Celle de Kirck n'a pas réussi à se qualifier pour la phase finale mais garde un excellent souvenir de cette bataille épique avec les avatars de *League Of Legends*. Si ce projet a pu voir le jour c'est en partie grâce à Léa Raynaud, en service civique au Crous. « Mon tuteur m'a parlé d'un projet d'esport qui trainait dans les cartons du Crous depuis un petit moment. Je me suis dit je vais prendre le lead et le concrétiser ». Pari relevé et réussi, puisqu'après le succès du premier tournoi, un deuxième est prévu en avril, sur le jeu *Rocket League*, cette fois.

J'étais au plus mal
Kirck a trouvé le premier tournoi « incroyablement » mais n'est pas encore sûr de participer au prochain. Pour lui, le mois d'avril rime avec partiels, et ça reste sa priorité. Lors du deuxième confinement, les initiatives du Crous lui ont permis de tisser des liens et de rompre sa solitude. Très actif sur le groupe discord mis en place par le Crous dans le cadre des projets d'animation en ligne, il est devenu modérateur au bout de deux semaines et il participe toujours à la création des équipes pour les rencontres esport. Il se sent maintenant beaucoup mieux grâce à ces initiatives. La période reste cependant difficile pour beaucoup d'étudiants, l'esport n'est pas la solution miracle pour tous.

Abdelmalek BENAOUNA @abmlk

Le choix des jeux pour les tournois se fait à partir de sondages réalisés auprès des étudiants des résidences du Crous Bordeaux-Aquitaine.

Vanasay Khamphommala, la métamorphose perpétuelle

Le performeur et artiste planche sur son nouveau projet de spectacle « *Echo* », qui aurait dû voir le jour cette année au TnBA – Théâtre national de Bordeaux Aquitaine. Pour ce quatrième volet, qui traitera des « *Métamorphoses* » d'Ovide, il ambitionne de guérir définitivement l'humanité du chagrin d'amour. Portrait d'une personnalité atypique attachée au thème de la transformation.

Vanasay Khamphommala aux mille visages. Chanteuse lyrique, il est aussi dramaturge et performeur. Ou encore femme de théâtre, artiste et intellectuelle. En 2015, devant des étudiants à la Sorbonne, il déclare que l'oeuvre de Shakespeare, c'est ni plus ni moins « *de la merde* ». Lui qui avait soutenu cinq ans auparavant une thèse de doctorat sur cette icône de la littérature mondiale. Vanasay, c'est ni il, ni elle. Il refuse les cadres. Mieux, il s'affranchit des normes sociales et théâtrales. Avec sa silhouette élancée, sa longue chevelure et sa bonhomie, il trace son propre chemin.

Il ne se destinait pas aux planches des théâtres mais plutôt aux parquets de l'Opéra. Adolescent, il se lance dans le chant, qu'il arrête à 30 ans. Victime d'un traumatisme sur lequel il préfère ne pas s'étendre quand il évoque son parcours depuis son appartement à Tours, il perd brutalement sa voix. De toute manière, peu d'opportunités s'offraient à lui. « *Comme j'étais une personne atypique, trans et asiatique, on ne me proposait pas trop de rôles* », se remémore-t-il. Il se spécialise alors en dramaturgie, et sort des sentiers battus tracés par son parcours scolaire : passage par l'ENS, Harvard, Oxford et le Cours Florent. « *Sortir de l'institution, c'est aussi sortir des formes de reconnaissances qu'elle impose. J'ai compris qu'il était inutile de remplir des cases préétablies. Il fallait que je me réalise en accomplissant mes propres objectifs* ».

« La culture, c'est le dialogue ! »

C'est à l'orée de la trentaine qu'il entre dans un temps d'introspection qui durera plusieurs années. Pour enfin trouver sa place dans l'écosystème culturel, il quitte, en 2018, son poste de dramaturge permanent au Centre dramatique national de Tours - Théâtre Olympia, seulement quatre ans après l'avoir rejoint. Pendant cette période pourtant très productive, il est remarqué pour sa créativité et son talent, notamment pour « *Und* » de Barker avec Natalie Dessay, « *Yvonne, princesse de Bourgogne* » de Gombrowicz, « *La Dispute de Marivaux* » et « *Le Marchand de Venise (Business in Venice)* » d'après Shakespeare. « *J'ai eu ce besoin de quitter le confort institutionnel, souffle-t-il. Sortir de l'institution, créer de nouveaux espaces. Pour moi la culture, c'est le dialogue !* »

Il crée alors sa compagnie Lapsus Chevelü, une troupe queer qu'il qualifie « *d'espace d'expérimentation culturelle* ». La grande première de la compagnie, *L'Invocation à la muse* présentée au Festival d'Avignon 2018, met en scène Vanasay et Caritia Abell, une dominatrice berlinoise. « *Elle m'a révélé à moi-même à plusieurs égards, notamment*



Vanasay Khamphommala : « *Je travaille en tant qu'artiste compagne avec les élèves du TNBA. La semaine dernière, on a réalisé une grève du genre.* » © Marie Pétry

sur l'érotisme transcendantal. C'est amusant, parce qu'on nous rabâche qu'il faut séparer le professionnel du personnel, mais ce sont des relations de transformations ! On cherche à produire de l'altérité. » Lors du premier confinement, le dramaturge pousse le curseur encore plus loin en mettant en scène une performance intitulée : « *Je viens chanter chez toi toute nue en échange d'un repas* ». Le but : proposer des œuvres qui échappent au formatage institutionnel et créer des espaces de rencontres improbables. « *Il était crucial, à mes yeux, de réactiver la culture en provoquant des entrevues inattendues.* »

« Nos vies ne sont qu'une succession de transformations »

La question de la quête de soi et de l'identité, voilà un thème central de la vie de celui qui est également chanteuse à ses heures perdues. Née d'une mère française et d'un père Laotien, il a une éducation

basée sur l'art plutôt que sur la nationalité. L'identité, notamment sexuelle, est pour lui une forme instable. « *Je n'entends pas la transition au sens de l'expression de genre, revendique-t-il, l'œil vif. Pour moi, nos vies ne sont qu'une succession de transformations avec des périodes d'accélération et de ralentissement. Je peux affirmer que je suis en transition depuis 40 ans, et que ça va se poursuivre jusqu'à la fin de ma vie !* » Il reproche à certains médias de mettre uniquement en avant les « *passings* » (ndlr : indices physiques de genre) impressionnants, et de laisser de côté les expressions de genre qui transitionnent « *d'une forme de féminité à une autre forme de féminité, par exemple* ».

Le corps occupe une place centrale dans les spectacles de Vanasay, mais aussi dans son évolution personnelle. Sa longue tignasse caractéristique est son plus bel argument : c'est le signe de sa transformation permanente. « *Ma résistance à la norme de genre commence par la longueur de mes cheveux,*

Biographie

1980

Naissance à Rennes (35)

2010

Soutenance d'une thèse de doctorat sur Shakespeare à la Sorbonne en 2010

2014

Deviend dramaturge du Centre dramatique de Tours

2017

Crée sa propre compagnie *Lapsus Chevelü*

2018

Monte « *L'Invocation à la muse* » présenté au Festival d'Avignon

2022

Présentera son nouveau spectacle « *Écho* »

et ce n'est pas un hasard si la compagnie s'appelle *Lapsus Chevelü* », rigole-t-il. Il n'hésite pas à briser certains tabous, même s'il s'en défend, en pratiquant la nudité dans ses représentations. Montrer le corps nu est un travail de « *dé-genrage* » nécessaire. « *Il y a un contrat implicite dans mes spectacles qui sous-entend que le public est libre de partir. Je fais une proposition érotique, que je ne cherche pas à imposer à qui que ce soit. L'idée de se déplacer collectivement est importante, mais c'est la question d'y aller ensemble qui est cruciale.* » Cette recherche d'un espace de transformation rythme sa vie artistique, quitte à ce qu'elle ne soit pas comprise. Certains critiques lui reprochent le voyeurisme qu'il impose à son public. Il caresse du doigt un autre projet, encore plus ambitieux. « *Je prépare une performance en 2023 où je vais chanter en duo en duplex avec le fantôme de ma grand-mère au Laos* ». Un nouveau pas vers le changement.